

NAOMI FONTAINE



EKA ASHATE NE FLANCHE PAS

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**ILS ONT GARDÉ LE
SILENCE DURANT PLUS
D'UN DEMI-SIÈCLE.**

LE SILENCE.

EKA TAKUAKI AIMUNA.

**QUAND IL N'Y A PAS
DE MOTS.**

**C'EST LE SILENCE
QUI LES A TUÉS.**

MÉMOIRE 
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

**EKA ASHATE
NE FLANCHE PAS**

DE LA MÊME AUTRICE

Shuni (roman)
Mémoire d'encrier, 2019

Manikanetish (roman)
Mémoire d'encrier, 2017 ;
2024 (Nouvelle édition ; Legba, format poche)

Kuessipan (roman)
Mémoire d'encrier, 2011 ; 2017 (Legba, format poche)

Eka ashate • Ne flanche pas rassemble les voix des aînés. Histoires, mémoires et vécus tissent une manière de résister propre aux Innus. Tout simplement passionnante, cette plongée inédite dans un monde de femmes et d'hommes qui ont forgé – au prix du sang et de l'humour – l'espoir et la tendresse. Rythmé par la forêt et la résistance des ancêtres, *Eka ashate • Ne flanche pas* est fait de fragments, d'expériences, de silences. La mère-courage apprend à la narratrice, sa fille, la force de son peuple qui souffre, vit, rit et regarde demain, sereinement.

NAOMI FONTAINE est l'autrice d'une œuvre de première importance, publiée chez Mémoire d'encrier. Acclamés par la critique et traduits en une dizaine de langues, ses livres ont été adaptés au théâtre et au cinéma. Naomi Fontaine vit et écrit au sein de sa communauté à Uashat. *Eka ashate • Ne flanche pas* est son quatrième roman.

NAOMI FONTAINE

**EKA ASHATE
NE FLANCHE PAS**



*Je dédie ce livre à ma mère
Si elle n'avait pas été une reine
Je ne serais pas écrivaine*

*Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre
les sages ; Dieu a choisi les choses faibles du monde pour
confondre les fortes ; Dieu a choisi les choses basses et méprisées
du monde, celles qui ne sont rien, pour réduire à néant celles qui sont,
afin que personne ne puisse faire le fier devant Dieu.*

1 Corinthiens 1:27

PROLOGUE

Je voudrais dire que cette histoire sera lumineuse, forte et solide. Le bouleau du nord, le bois franc qui ne se laisse ni couper ni fendre. J'ai tant voulu écrire la résistance comme on chante le patriotisme. Des histoires de héros, de bravoure. Des chants forts interprétés a cappella qui n'ont besoin ni d'orchestre ni de cymbales. Pour faire vibrer. Les chants de la mémoire et du devoir. Des hymnes à ma culture. J'avais tant besoin que mon peuple soit invincible. Soit irréprochable. Soit dans l'extrême don de soi.

J'ai espéré que l'on ferait la leçon aux grands. Et que les philosophies de nos grands-pères soient citées, comme on cite Socrate, Aristote, Platon. Au-delà des livres d'histoire, une mémoire hautement sélective.

Je n'ai pas reçu de nos aînés ces discours que j'ai ardemment désirés.

Quand je me suis assise devant eux. Sur les divans en cuir de leur salon, sur les chaises en bois de leur cuisine, dans un coin de leur chalet, sur la galerie derrière leur maison, la vue sur la baie et l'aluminerie. Leur regard balayant la mer, les vagues des grandes marées, les clapotis de mai, la forêt d'épinettes qui n'est plus, l'odeur vide

d'une cuisine propre, la télévision éteinte, notre reflet sur l'écran de télévision. Sans visiteurs, sans oreilles pour nous épier. Quand je me suis assise devant eux pour écouter les histoires du passé.

Les aînés m'ont donné des paroles tout autres. Une tout autre vision.

À tour de rôle, ils m'ont raconté l'histoire du petit.

De la petite cabane qui abrite la petite fille, ses petites sœurs, ses petits frères. Du petit amas de farine qui fera le pain sans levain. Du sable brûlé dans lequel il cuira au matin. De la soif et de la faim au creux du ventre du petit homme. De la petite pensée. Du grain d'espoir. De la brindille qui se tortille dans la neige. De la graine d'audace que la peur fait naître quand tout bouge autour de soi. Gravée là. Dans le cœur du petit homme. De la petite fille. La moindre parcelle de courage grappillée dans une avalanche d'insécurité, de doute et de mépris.

Et cette idée qui me pénètre, qu'un geste tout petit, le moindre des moindres gestes. Celui qui n'a jamais été raconté. Ni célébré. Celui qui a bercé mon enfance. C'est peut-être celui-là, le geste que je cherche à écrire.

Le geste de la résistance.

Parce qu'elle est la plus ancienne des formes
d'art pratiquées sur le territoire, le chant exprime
parfaitement la pensée innue et tout ce que nous
considérons comme important. Autrefois, les joueurs de
teuaikan chantaient leurs rêves, leurs visions.
Ils imprégnaient les lieux qu'ils occupaient de leurs voix
et du battement du tambour. Ainsi, ils offraient leurs
prières au Créateur.

Aujourd'hui, les artistes, les musiciens,
les compositeurs, les interprètes chantent dans la langue
de leurs pères. Ils chantent leur résistance, leurs peines,
leurs amours, leur enfance, leurs supplications,
leur fierté. Le chant innu est le chemin le plus direct
entre notre cœur et le vôtre.

*Mishta-shashish apu uapamatan
Apu tshissenitaman eshininakushin
Ashtem tshiue, nikauï
Ashtam natuapam*

*Il y a longtemps que je ne t'ai pas vue
J'ai oublié les traits de ton visage
Reviens, maman
Reviens me chercher*

BRYAN ANDRÉ

Je suis née de deux rivières. Ma mère est descendante des Tshemanipishtikunnuat, les Innus de la rivière Sainte-Marguerite. Mon père est descendant des Mishtashipuinnuat, les Innus de la rivière Moisie. À travers les siècles qui ont précédé la colonisation, ces deux clans ont donné naissance à deux communautés distinctes : Uashat et Apitumamiss.

En 1950, le gouvernement provincial, appuyé par le gouvernement fédéral, a instauré les réserves sur tout le territoire nordique québécois. Ce territoire qui, jusqu'à cette date, avait été négligé. Trop éloigné. Trop sauvage. Lorsqu'il a instauré les nouvelles réserves, l'objectif était d'en réduire le nombre au maximum. Instinctivement, le gouvernement a fusionné la communauté de Uashat et d'Apitumamiss et a créé la bande numéro 80 : Maliotenam, « la ville de Marie ». La nouvelle réserve a été construite sur un territoire qui n'était ni traditionnel ni desservi par aucune route-rivière. Le gouvernement a instauré un seul conseil de bande pour administrer ces deux clans. Un seul lieu pour les assimiler au mode de vie sédentaire.

Toutefois, les Innus, ces éternels insoumis, ont résisté à la fusion physique des deux communautés. Ils ont refusé de délaisser leur lieu de rassemblement traditionnel pour accommoder un gouvernement qui n'était pas le leur. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, lorsque l'on parle de là d'où je viens, on dit Uashat mak Maliotenam. Le gouvernement considère nos deux communautés comme une seule, bien qu'il existe deux villages, établis à seize kilomètres l'un de l'autre. Bien qu'il existe deux histoires, deux clans, deux rivières. Celle de mon père et celle de ma mère.

Je suis descendante de ces deux clans : les Tshemanipishtikunnuat et les Mishta-shiupiunnuat. Ceci est mon histoire.

Depuis qu'elle était toute petite, ma mère avait grandi avec une croyance : être indienne était moins bien que d'être blanche.

Cette idée était née là. Un jour de son enfance. Elle avait observé sa maison. Une cabane en mauvais état. Trop petite pour elle et ses nombreuses sœurs et ses frères. Des planches en bois que le vent et la pluie n'avaient pas épargnées. De l'herbe folle tout autour. Des arbustes pas taillés. Un bouleau chétif que son père venait de planter. Née là, quelque part, au bout du chemin qui menait à son école primaire, en passant devant les maisons des Blancs, plus belles, plus modernes, en briques et avec des clôtures tout autour.

Là, quand elle regardait son père, Nikshan, qui ne parlait pas français. Parlait très peu. Il ne s'adressait à son entourage que dans la vieille langue de la forêt. Une langue désuète, même dans la réserve. Son père avait travaillé une partie de sa vie comme menuisier, pour un salaire de misère. Maintenant qu'il fabriquait des tambours, des raquettes, il était toujours aussi pauvre. La babiche imprégnait la

maison d'une odeur de cuir mouillé, impossible à aérer. Dans le sous-sol, Nikshan sculptait le bois. Des retailles de bouleau inondaient le plancher. Un fouillis. Il était vieux, s'habillait comme un vieil Indien sorti tout droit de la forêt. Avec ses mocassins longs, ses chemises à carreaux, ses pantalons usés, trop grands, qui tenaient par des bretelles. Il traînait derrière lui une odeur de Vicks, quelque chose d'ancien, de révolu. La térébenthine, le thymol, l'épinette. Une mauvaise grippe pas soignée.

Là, quand elle observait sa mère. Une femme fatiguée, brune, qui criait beaucoup. Qui ne possédait pas les bonnes manières, celles que les professeurs enseignaient à l'école. Qui ne parlait pas la bonne langue. Qui ne s'excusait jamais. Ne disait pas merci. Qui respirait fort. Une vieille femme aux cheveux courts. Toutes ses années de grossesse avaient alourdi son corps. Des couches dont il n'était plus possible de se débarrasser. La dureté de sa vie d'Indienne se lisait sur chaque trait de son visage.

Là, quand elle se comparait aux autres élèves de sa classe. Les filles blanches qui portaient des jeans neufs, qui leur allaient si bien. Leurs chemises roses, beiges ou bleu pâle. Leurs cheveux blonds parfaitement peignés par une maman qui avait du temps pour ça. Leur façon de rire. Insouciantes, confiantes. Quand elle comparait ses t-shirts usés, ses jeans raccommodés, son manteau démodé qui avait appartenu à sa sœur Caroline avant d'être le sien. Quand elle entendait les autres filles de sa classe se moquer de sa timidité, de ses lunettes rondes, de ses mitaines trouées.

Quand elle ne trouvait jamais le mot juste pour se défendre. Quand elle pleurait, confuse, seule dans les toilettes.

C'est là que cette idée était née. Avait pris racine au fond de son ventre. S'était étendue dans toute sa conscience, jusqu'à devenir une certitude. Elle en était persuadée. Ça affectait tous les domaines de sa vie, ceux qu'elle considérait comme importants : l'éducation, l'église, la maison, la nourriture, l'argent, sa manière de parler, de s'habiller, de vivre, d'être. Lorsqu'elle comparait sa situation à celle des Blancs, invariablement, elle en concluait que les Blancs étaient supérieurs.

Et tous les jours, cette croyance la faisait souffrir.